

manqué de le prier de nouveau de le laisser tranquille.

Avant le dîner, l'Empereur jouait aux échecs dans le salon; il avait pris du punch. Je suis arrivé tard, en entrant il m'a dit de prendre ma part du punch; mais on a fait observer qu'il n'y avait plus de verres. « Oh que si, a-t-il dit en me donnant le sien, et il boira j'en suis sûr.... » Puis il a ajouté : « C'est à l'anglaise n'est-ce pas? Chez nous on ne boit guère qu'après sa maîtresse. »

Pendant le dîner on a fait l'observation que c'était la veille du quinze août; l'Empereur a dit alors : « Demain en Europe, bien des santés seront portées à Sainte-Hélène. Il est bien quelques sentimens, quelques vœux qui traverseront l'Océan. » Il en avait déjà eu la pensée ce matin durant la course à cheval, et m'avait dit les mêmes choses.

Après le dîner, Cinna : Corneille nous semble divin.

#### *Jeudi 15.*

Fête de l'Empereur.

Aujourd'hui, quinze août, c'était la fête de l'Empereur; nous avions projeté

de nous présenter tous chez lui vers les onze heures : il nous a déjoués en paraissant gaîment lui-même à nos portes dès neuf heures. Il faisait fort doux; il a gagné le jardin; chacun s'y est successivement réuni; le Grand-Maréchal, sa femme, ses enfans sont arrivés; l'Empereur a déjeûné, entouré de tous ses fidèles, sous la grande et belle tente, qui est une véritable et heureuse acquisition. La température était belle; lui-même était gai et fort causant; il a semblé jouir quelques instans de nos sentimens et de nos vœux; il a voulu, nous a-t-il dit, passer toute la journée entouré de nous tous; ce qui en effet a eu lieu, causant, travaillant et nous promenant à pied ou en voiture.

#### *Vendredi 16.*

Ecole Polytechnique supprimée, etc. — Indécences des journaux anglais, etc. — Machine à glace.

Mon fils et moi nous nous sommes rendus de très-bonne heure sous la tente auprès de l'Empereur, qui a travaillé divers chapitres de la campagne d'Italie jusqu'à deux heures, qu'il s'est retiré sur l'annonce du Gouverneur, marmot-



tant : « Le misérable m'envie je crois l'air que je respire ! »

Pendant le déjeuner il avait demandé le journal des Débats, qui contenait la nouvelle organisation des académies; il voulait voir les membres qu'on avait chassé de l'Institut. Cela a conduit à revenir sur la suppression de l'école Polytechnique, que l'on disait inutile et dangereuse. Le journal anglais que nous avions reçu ne jugeait pas ainsi; il disait que cette suppression seule valait aux ennemis de la France plus qu'une grande victoire; que rien ne pouvait prouver davantage les véritables intentions pacifiques et l'extrême modération de la dynastie qui venait gouverner la France, etc., etc. : il disait encore beaucoup d'autres choses.

Quelqu'un observait à ce sujet que les papiers anglais devenaient, pour le gouvernement français, malveillans jusqu'à la grossièreté et à l'indécence. . . . .

Lord ou Lady Holland avait, par une galanterie toute particulière, adressé à Longwood, pour l'usage de l'Empereur, une machine d'invention nouvelle, propre à créer de la glace : elle nous est

arrivée aujourd'hui par l'entremise de l'amiral Malcolm. L'Empereur, en ressortant vers les quatre heures, en a voulu voir l'expérience; l'Amiral s'y trouvait; elle a été des plus imparfaites. L'Empereur au bout de quelque temps a pris le parti de la promenade et a emmené l'Amiral, avec lequel la conversation a roulé sur une foule d'objets, et, de la part de l'Empereur, sur le ton le plus affable et le plus amical.

*Samedi 17.*

Idées religieuses de Napoléon. — Evêque de Nantes (de Voisins). — Le Pape. — Libertés de l'église gallicane. — Anecdotes. — Concordat de Fontainebleau.

L'Empereur a déjeuné sous la tente; durant le repas, deux de ces Messieurs racontaient à l'Empereur les excès dont ils avaient été témoins à l'armée, et qui lui étaient demeurés inconnus. Les violations multipliées de ses ordres, les violens abus d'autorité, d'autres grands torts encore, etc., etc. L'Empereur écoutait : quelques détails étaient si forts, qu'il ne pouvait les croire, disait-il. « Allons, Messieurs, a-t-il repris, vous faites ici des libelles. »



Le vent était très-violent; il y avait tempête; il pleuvait de temps à autre. L'humidité a forcé l'Empereur de rentrer.

Après le dîner on a lu Zaïre, et les belles scènes d'Œdipe, parmi lesquelles l'Empereur distinguait surtout celle de la reconnaissance, qu'il a dit être la plus belle, la plus complete du théâtre.

En parlant de prêtres et de religion, la conversation a conduit l'Empereur à dire : « L'homme lancé dans la vie se demande : D'où viens-je? Qui suis-je? Où vais-je! Ce sont autant de questions mystérieuses qui nous précipitent vers la religion. Nous courons au-devant d'elle, notre penchant naturel nous y porte; mais arrive l'instruction qui nous arrête : l'instruction et l'histoire, voilà les grands ennemis de la vraie religion, défigurée par les imperfections des hommes. Pourquoi, se dit-on, celle de Paris n'est-elle pas celle de Londres, ni de Berlin? Pourquoi celle de Pétersbourg diffère-t-elle de celle de Constantinople? Celle-ci, de celle de la Perse, du Gange et de la Chine? Pourquoi celle des temps anciens n'est-elle pas celle d'aujourd'hui? Alors la

» raison se replie douloureusement; elle  
 » s'écrie : Religions! religions! O enfans  
 » des hommes!... On croit bien à Dieu,  
 » parce que tout le proclame autour de  
 » nous, et que les plus grands esprits y  
 » ont cru; non seulement Bossuet, dont  
 » c'était le métier, mais encore Newton,  
 » Leibnitz, qui n'y avaient que faire;  
 » mais on ne sait que penser de la doc-  
 » trine qu'on nous enseigne, et nous  
 » nous retrouvons la montre qui va sans  
 » connaître son horloger... Et voyez un  
 » peu la gaucherie de ceux qui nous for-  
 » ment; ils devraient éloigner de nous  
 » l'idée du paganisme et de l'idolâtrie,  
 » parce que leur absurdité provoque nos  
 » premiers raisonnemens, et nous pré-  
 » pare à résister à la croyance passive; et  
 » pourtant ils nous élèvent au milieu des  
 » Grecs et des Romains, avec leurs my-  
 » riades de divinités. Tel a été, pour mon  
 » compte et à la lettre, la marche de mon  
 » esprit. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru;  
 » mais ma croyance s'est trouvée heur-  
 » tée, incertaine, dès que j'ai su, dès  
 » que j'ai raisonné; et cela m'est arrivé  
 » d'aussi bonne heure qu'à treize ans.  
 » Peut-être croirais-je de nouveau aveu-  
 » glément, Dieu le veuille! je n'y résiste



» assurément pas, je ne demande pas  
» mieux; je conçois que ce doit être un  
» grand et vrai bonheur.

» Toutefois, dans les grandes tempêtes,  
» dans les suggestions accidentelles de  
» l'immoralité même, l'absence de cette  
» foi religieuse, je l'affirme, ne m'a jamais  
» influencé en aucune manière, et je n'ai  
» jamais douté de Dieu; car si ma raison  
» n'eût pas suffi pour le comprendre,  
» mon intérieur ne l'adoptait pas moins.  
» Mes nerfs étaient en sympathie avec ce  
» sentiment.

» Lorsque je saisis le timon des affaires,  
» j'avais déjà des idées arrêtées sur tous  
» les grands élémens qui cohésionnent  
» la société; j'avais pesé toute l'import-  
» tance de la religion; j'étais persuadé,  
» et j'avais résolu de la rétablir. Mais on  
» croirait difficilement les résistances que  
» j'eus à vaincre pour ramener le catho-  
» licisme. On m'eût suivi bien plus vo-  
» lontiers si j'eusse arboré la bannière  
» protestante; c'est au point qu'au Con-  
» seil d'Etat, où j'eus grande peine à  
» faire adopter le concordat, plusieurs  
» ne se rendirent qu'en complottant d'y  
» échapper. Eh bien! se disaient-ils l'un  
» à l'autre, faisons-nous protestans, et

» cela ne nous regardera pas. Il est sûr  
» qu'au désordre auquel je succédais,  
» que sur les ruines où je me trouvais  
» placé, je pouvais choisir entre le catho-  
» licisme et le protestantisme; et il est  
» vrai de dire encore que les dispositions  
» du moment poussaient toutes à celui-  
» ci; mais outre que je tenais réellement  
» à ma religion natale, j'avais les plus  
» hauts motifs pour me décider. En pro-  
» clamant le protestantisme, qu'eussé-je  
» obtenu? J'aurais créé en France deux  
» grands partis à peu près égaux, lorsque  
» je voulais qu'il n'y en eût plus du tout;  
» j'aurais ramené la fureur des querelles  
» de religion, lorsque les lumières du  
» siècle et ma volonté avaient pour but  
» de les faire disparaître tout à fait. Ces  
» deux partis en se déchirant eussent  
» annihilé la France, et l'eussent rendue  
» l'esclave de l'Europe? lorsque j'avais  
» l'ambition de l'en rendre la maîtresse.  
» Avec le catholicisme j'arrivais bien plus  
» sûrement à tous mes grands résultats;  
» dans l'intérieur, chez nous, le grand  
» nombre absorbait le petit, et je me  
» promettais de traiter celui-ci avec une  
» telle égalité, qu'il n'y aurait bientôt  
» plus lieu à connaître la différence. Au



» dehors, le catholicisme me conservait  
 » le Pape; et avec mon influence et nos  
 » forces en Italie, je ne désespérais pas  
 » tôt ou tard, par un moyen ou par un  
 » autre, de finir par avoir à moi la direc-  
 » tion de ce Pape; et dès-lors quelle  
 » influence! Quel levier d'opinion sur le  
 » reste du monde! etc., etc.; » et il a  
 » terminé disant: « François I<sup>er</sup> était placé  
 » véritablement pour adopter le protes-  
 » tantisme à sa naissance, et s'en déclarer  
 » le chef en Europe. Charles Quint, son  
 » rival, prit vivement le parti de Rome,  
 » c'est qu'il croyait voir là pour lui un  
 » moyen de plus d'obtenir l'asservisse-  
 » ment de l'Europe. Cela seul ne suffi-  
 » sait-il pas pour indiquer à François I<sup>er</sup>  
 » la nécessité de se charger de défendre  
 » l'indépendance de cette même Europe;  
 » mais il laissa le plus pour courir après  
 » le moins. Il s'attacha à poursuivre ses  
 » mauvais procès d'Italie; et, dans l'in-  
 » tention de faire sa cour au Pape, il se  
 » mit à brûler des réformés dans Paris.

» Si François I<sup>er</sup> eût embrassé le luthé-  
 » ranisme, si favorable à la suprématie  
 » royale, il eût épargné à la France les  
 » terribles convulsions religieuses ame-  
 » nées plus tard par les calvinistes, dont

» l'atteinte, toute républicaine, fut sur  
 » le point de renverser le trône et de dis-  
 » soudre notre belle monarchie. Malheu-  
 » reusement François I<sup>er</sup> ne comprit rien  
 » de tout cela, car il ne savait donner  
 » ses scrupules pour excuse, lui qui s'allia  
 » avec les Turcs et les amena au milieu  
 » de nous. Tout bonnement c'est qu'il  
 » n'y voyait pas si loin. Bêtise du temps!  
 » intelligence féodale! François I<sup>er</sup>, après  
 » tout, n'était qu'un héros de tournois,  
 » un beau de salon, un de ces grands  
 » hommes pygmées.

» L'évêque de Nantes (De Voisins),  
 » disait encore l'Empereur, me rendait  
 » réellement catholique par la sagesse de  
 » ses raisonnemens, son excellente mo-  
 » rale et sa tolérance éclairée. Marie-  
 » Louise, dont il était le confesseur, le  
 » consulta un jour sur l'obligation de  
 » faire maigre les vendredis. — A quelle  
 » table mangez-vous, lui dit l'évêque?  
 » — A celle de l'Empereur. — Y com-  
 » mandez-vous? — Non. — Vous n'y pou-  
 » vez donc rien; le ferait-il lui-même? Il  
 » est à croire que non. — Soumettez-  
 » vous alors, et ne provoquez pas un  
 » sujet de scandale. Votre premier devoir  
 » est de lui obéir et de le faire respecter;



» vous ne manquerez pas d'autres moyens  
 » de vous amender et de vous priver aux  
 » yeux de Dieu.

» Ce fut la même chose encore pour  
 » une communion publique que quel-  
 » ques-uns mirent en tête à Marie-Louise  
 » pour le jour de Pâques. Elle ne le voulut  
 » pourtant pas sans avoir pris l'avis de son  
 » sage confesseur, qui l'en dissuada par  
 » les mêmes raisonnemens. Quelle diffé-  
 » rence, disait l'Empereur, si elle eût  
 » été travaillée par un fanatique! quelles  
 » querelles, quelle désunion n'eût-il pas  
 » pu amener entre nous! Quel mal n'eût-  
 » il pas pu faire dans les circonstances où  
 » je me trouvais!

» L'évêque de Nantes, nous faisait  
 » observer l'Empereur, avait vécu avec  
 » Diderot, au milieu des incroyables, et  
 » y avait toujours été convenablement;  
 » aussi avait-il réponse à tout: il avait  
 » surtout le bon esprit d'abandonner tout  
 » ce qui n'était pas soutenable, de faire  
 » rétrograder la religion de tout ce qu'il  
 » n'eût pu défendre. — Un animal qui se  
 » meut, combine et pense, n'a-t-il pas  
 » une âme, lui disait-on? — Pourquoi pas,  
 » répondait-il. — Mais où va-t-elle? Car  
 » elle n'est pas à l'égalé de la nôtre. —

» Que vous importe, elle demeure peut-  
 » être dans les Limbes. Il se retirait donc  
 » dans les derniers retranchemens, dans  
 » la forteresse même, et là se ménageait  
 » toujours ainsi un excellent terrain. Aussi  
 » argumentait-il bien mieux que le Pape,  
 » et souvent il le désolait. C'était, parmi  
 » nos évêques, le plus ferme appui des  
 » libertés gallicanes. C'était mon oracle,  
 » mon flambeau; il avait ma confiance  
 » aveugle sur les matières religieuses;  
 » car, dans mes querelles avec le Pape,  
 » j'avais pour premier soin, bien qu'en  
 » ayent dit les intrigans et les brouillons  
 » à soutane, de ne pas toucher au dogme;  
 » si bien que dès que ce bon et véné-  
 » rable évêque de Nantes me disait: Pre-  
 » nez garde, vous voilà en face du dogme;  
 » sans m'amuser à disserter avec lui,  
 » sans chercher même à le comprendre,  
 » je déviais aussitôt de ma route, pour  
 » y revenir par d'autres voies; et comme  
 » il n'avait pas mon secret, combien il  
 » aura été étonné de mes circuits! Que  
 » j'aurai dû lui paraître bizarre, obstiné,  
 » capricieux, inconséquent! C'est que  
 » j'avais un but, et qu'il ne le connais-  
 » sait pas.

» Les Papes ne pouvaient nous par-



» donner nos libertés de l'église galli-  
 » cane : les quatre fameuses propositions  
 » de Bossuet surtout excitaient leur res-  
 » sentiment ; c'était , selon eux , un véri-  
 » table manifeste de guerre ; aussi nous  
 » considéraient-ils hors du giron au moins  
 » autant que les protestans. Ils nous trou-  
 » vaient aussi coupables , peut-être plus ,  
 » et s'ils ne nous avaient pas accablés de  
 » foudres ostensibles , c'est qu'ils avaient  
 » craint les conséquences : notre sépa-  
 » ration. L'exemple de l'Angleterre était  
 » là. Ils n'avaient donc pas voulu se cou-  
 » per le bras droit de leur propre main ;  
 » mais ils ne cessaient de veiller pour une  
 » occasion favorable ; ils l'attendaient du  
 » temps. Nul doute qu'ils vont la croire  
 » arrivée aujourd'hui. Toutefois les lu-  
 » mières et les mœurs du siècle les re-  
 » pousseront encore.

» Quelque temps avant mon couron-  
 » nement , disait l'Empereur , le Pape  
 » voulut me voir , et tint à se rendre  
 » lui-même chez moi. Il avait fait bien  
 » des concessions. Il était venu à Paris  
 » me couronner , il consentait à ne pas  
 » me poser la couronne , il me dispen-  
 » sait de communier en public avant la  
 » cérémonie , il avait donc , selon lui ,

» bien des récompenses à attendre en  
 » retour ; aussi avait-il rêvé d'abord la Ro-  
 » manne , les légations , et il commençait  
 » à soupçonner qu'il faudrait renoncer à  
 » tout cela. Il se rabattit alors sur une bien  
 » petite grâce , disait-il , seulement à voir  
 » signer un titre ancien , un chiffon bien  
 » usé qu'il tenait de Louis XIV. — Faites-  
 » moi ce plaisir , disait-il ; au fond cela ne  
 » signifie rien. — Volontiers , Très-Saint-  
 » Père , et la chose est faite , si elle est  
 » faisable. » Or , c'était une déclaration  
 dans laquelle Louis XIV , sur la fin de  
 ses jours , séduit par M<sup>me</sup> de Maintenon ,  
 ou gagné par ses confesseurs , désap-  
 prouvait les fameux articles de 1682 ,  
 base des libertés de l'église gallicane.  
 L'Empereur répondit malignement qu'il  
 n'avait , pour son compte , aucune ob-  
 jection personnelle ; mais qu'il fallait  
 toutefois , pour la règle , qu'il en parlât  
 avec les évêques ; sur quoi le Pape se  
 tuait de répéter que cela n'était nulle-  
 ment nécessaire , que cela ne méritait  
 pas tant de bruit. « Je ne montrerai ja-  
 » mais cette signature , disait-il , pas plus  
 » qu'on n'a montré celle de Louis XIV.  
 » — Mais si cela ne signifie rien , disait  
 » Napoléon , à quoi bon ma signature ? et



» si cela peut signifier quelque chose, il  
 » faut bien que décemment je consulte  
 » mes docteurs. »

Toutefois, pour ne pas refuser sans  
 cesse, l'Empereur voulut paraître n'en  
 être pas éloigné. Alors l'évêque de Nantes  
 et les vrais évêques français accoururent  
 aussitôt. « Ils étaient furieux, et me gar-  
 » daient, disait l'Empereur, comme ils  
 » eussent gardé Louis XIV au lit de mort,  
 » pour l'empêcher de se faire protestant.  
 » Les Sulpiciens furent appelés, c'étaient  
 » des *Jesuites au petit pied*; ceux-là cher-  
 » chaient quelle était ma pensée : ils ne  
 » demandaient qu'à faire ce que j'aurais  
 » voulu. »

L'Empereur a terminé disant : « Le  
 » Pape m'avait dispensé de la commu-  
 » nion publique, et c'est sur cette dé-  
 » termination de sa part que je juge de  
 » la sincérité de sa croyance religieuse.  
 » Il avait tenu une congrégation de car-  
 » dinaux pour arrêter le cérémonial. La  
 » plus grande partie avait insisté forte-  
 » ment pour que je communiasse en  
 » public, soutenant que l'exemple serait  
 » d'un grand poids sur les peuples, et  
 » qu'il fallait que je le donnasse. Le  
 » Pape, au contraire, craignant que je

» n'accomplisse cet acte que comme un  
 » des articles du programme de M. de  
 » Ségur, n'y voyait qu'un sacrilège, et  
 » s'y opposa inflexiblement. Napoléon  
 » ne croit peut-être pas, disait-il : un  
 » temps viendra sans doute où il croira ;  
 » en attendant ne chargeons pas sa cons-  
 » cience ni la nôtre.

» Dans sa charité chrétienne, car c'est  
 » véritablement un bon, doux et brave  
 » homme, disait l'Empereur, il n'a jamais  
 » désespéré de me tenir pénitent à son  
 » tribunal; il en a laissé souvent échapper  
 » l'espoir et la pensée. Nous en causons  
 » quelquefois gaîment et de bonne ami-  
 » tié. Vous y viendrez tôt ou tard, me  
 » disait-il, avec une innocente douceur,  
 » je vous y tiendrai, ou d'autres si ce  
 » n'est pas moi; et vous verrez alors  
 » quel contentement, quelle satisfaction  
 » pour vous-même, etc., etc. En atten-  
 » dant, mon influence sur lui était telle,  
 » que je lui arrachai, par la seule force  
 » de ma conversation privée, ce fameux  
 » concordat de Fontainebleau, dans le-  
 » quel il a renoncé à la souveraineté  
 » temporelle, acte pour lequel il a fait  
 » voir depuis qu'il redoutait le jugement  
 » de la postérité, ou plutôt la réprobation



» de ses successeurs. Il n'eut pas plutôt  
 » signé, qu'il s'en repentit. Il devait, le  
 » lendemain, dîner en public avec moi;  
 » mais dans la nuit il fut malade ou  
 » feignit de l'être. C'est qu'immédiatement  
 » après que je l'eus quitté il re-  
 » tomba dans les mains de ses conseillers  
 » habituels, qui lui firent un épouvantail  
 » de ce qu'il venait d'arrêter. Si nous  
 » eussions été laissés à nous seuls, j'en  
 » eusse fait ce que j'aurais voulu; j'eusse  
 » gouverné alors le monde religieux avec  
 » la même facilité que je gouvernais le  
 » monde politique. Pie VII est vraiment  
 » un agneau, tout à fait un bon homme,  
 » un véritable homme de bien que j'estime,  
 » que j'aime beaucoup, et qui, de son côté,  
 » me le rend un peu, j'en suis sûr. Vous ne  
 » le verrez pas trop se plaindre de moi,  
 » ni porter surtout aucune accusation  
 » directe et personnelle. Vous ne verrez pas  
 » non plus les autres souverains le faire  
 » davantage. Peut-être des déclamations  
 » vagues et banales d'ambition et de  
 » mauvaise foi; mais rien de positif et de  
 » direct: parce que les hommes d'Etat savent  
 » bien que, l'heure des libelles passée, on ne  
 » saurait se permettre d'accusation publique

» sans des preuves à l'appui; or ils n'auraient  
 » rien à produire en ce genre: telle sera  
 » l'histoire. Il n'y aura rien de contraire,  
 » au plus, que quelques mauvais chroniqueurs  
 » assez bornés pour avoir pris des radotages  
 » de coterie, ou des intrigues pour des faits  
 » authentiques, ou bien encore les mémorialistes,  
 » qui, trompés par les erreurs du moment,  
 » seront morts avant d'avoir pu se redresser,  
 » etc.

» Quand on connaîtra la vérité de mes querelles  
 » avec le Pape, on s'étonnera de tout ce qu'il  
 » fit souffrir à ma patience; car on sait que  
 » je n'étais pas endurant. Lorsqu'il me quitta,  
 » après mon couronnement, il partit avec le  
 » secret dépit de n'avoir pas obtenu de moi  
 » les récompenses qu'il croyait avoir méritées.  
 » Mais, quelque reconnaissance que je lui eusse  
 » portée d'ailleurs, je ne pouvais, après tout,  
 » trafiquer des intérêts de l'Empire, pour  
 » l'acquit de mes propres sentimens; et puis  
 » j'étais trop fier pour sembler avoir acheté ses  
 » complaisances. A peine eut-il le pied sur  
 » le sol italien, que les intrigans, les brouillons,  
 » les ennemis de la France, profitèrent de ses  
 » dispositions pour s'en



» saisir, et dès cet instant tout fut hostile  
 » de sa part. Ce n'était plus le doux, le  
 » paisible *Chiaramonti*, ce bon évêque  
 » d'Imola, qui s'était proclamé de si  
 » bonne heure digne des lumières de  
 » son siècle. Sa signature n'était plus  
 » apposée qu'à la suite d'actes tenant  
 » bien plus des Grégoire et des Boniface,  
 » que de lui. Rome devint le foyer de  
 » tous les complots tramés contre nous.  
 » J'essayai vainement de le ramener par  
 » la raison, il ne m'était plus possible  
 » d'arriver jusqu'à ses sentimens. Les  
 » torts devinrent si graves, les insultes  
 » si patentes, qu'il me fallut bien agir à  
 » mon tour. Je me saisis donc de ses  
 » forteresses, je m'emparai de quelques  
 » provinces, je finis même par occuper  
 » Rome, tout en lui déclarant et en  
 » observant strictement qu'il demeurerait  
 » sacré pour moi dans ses attributions  
 » spirituelles, ce qui était loin de faire  
 » son compte. Cependant il se présenta  
 » une crise, on crut que la fortune m'a-  
 » bandonnait à Essling; et aussitôt on fut  
 » prêt à Rome, pour soulever la popula-  
 » tion de cette grande capitale. L'officier  
 » qui y commandait ne crut pouvoir  
 » échapper au danger, qu'en se défesant

» du Pape, qu'il mit en route pour la  
 » France. Un tel événement s'était opéré  
 » sans ordres, et même il me contrariait  
 » fort. J'expédiai donc sur-le-champ  
 » pour qu'on fit demeurer le Pape où  
 » on le rencontrerait, et on l'établit à  
 » Savonne, où on l'entoura de soins et  
 » d'égards; car je voulais bien me faire  
 » craindre, mais non le maltraiter; le  
 » soumettre, mais non l'avilir: j'avais  
 » bien d'autres vues! Ce déplacement ne  
 » fit qu'accroître le ressentiment et les  
 » intrigues. Jusque-là, la querelle n'avait  
 » été que temporelle; les meneurs du  
 » Pape, dans l'espoir de relever leurs  
 » affaires, la compliquèrent de tout le  
 » mélange du spirituel. Alors il me fal-  
 » lut le combattre aussi sur ce point:  
 » j'eus mon conseil de conscience, mes  
 » conciles; et j'investis mes Cours impé-  
 » riales de l'appel comme d'abus; car  
 » mes soldats ne pouvaient plus rien à  
 » tout ceci; il me fallait bien combattre  
 » le Pape avec ses propres armes. A ses  
 » érudits, à ses ergoteurs, à ses légistes,  
 » à ses scribes, je devais opposer les  
 » miens.

» Il y eut une trame anglaise pour l'en-  
 » lever de Savonne; elle me servait; je



» le fis transporter à Fontainebleau ; mais  
 » là devait être le terme de ses misères et  
 » la régénération de sa splendeur. Toutes  
 » mes grandes vues s'étaient accomplies  
 » sous le déguisement et le mystère, j'a-  
 » vais amené les choses au point que le  
 » développement en était infaillible, sans  
 » nul effort et tout naturel. Aussi, voit-on  
 » le Pape le consacrer dans le fameux con-  
 » cordat de Fontainebleau, en dépit même  
 » de mes revers de Moscow. Qu'eût-ce  
 » donc été si je fusse revenu victorieux  
 » et triomphant ? J'avais donc enfin ob-  
 » tenu la séparation tant désirée du spi-  
 » rituel d'avec le temporel, dont le mé-  
 » lange est si préjudiciable à la sainteté  
 » du premier, et porte le trouble dans la  
 » société au nom et par les mains mêmes  
 » de celui qui doit en être le centre d'har-  
 » monie ; et, dès-lors, j'allais relever  
 » le Pape outre mesure, l'entourer de  
 » pompe et d'hommages ; je l'eusse amené  
 » à ne plus regretter son temporel, j'en  
 » aurais fait une idole ; il fût demeuré  
 » près de moi ; Paris fût devenu la capi-  
 » tale du monde chrétien, et j'aurais di-  
 » rigé le monde religieux ainsi que le  
 » monde politique. C'était un moyen de  
 » plus de resserrer toutes les parties

» fédératives de l'Empire, et de contenir  
 » en paix tout ce qui demeurait en de-  
 » hors. J'aurais eu mes sessions religieuses  
 » comme mes sessions législatives ; mes  
 » conciles eussent été la représentation  
 » de la chrétienté, les Papes n'en eussent  
 » été que les présidens ; j'eusse ouvert et  
 » clos ces assemblées, approuvé et pu-  
 » blié leurs décisions, comme l'avaient  
 » fait Constantin et Charlemagne ; et si  
 » cette suprématie avait échappé aux Em-  
 » pereurs, c'est qu'ils avaient fait la faute  
 » de laisser résider loin d'eux les chefs  
 » spirituels, qui ont profité de la faiblesse  
 » des Princes, ou de la crise des événe-  
 » mens, pour s'en affranchir, et les sou-  
 » mettre à leur tour.

» Mais, reprenait l'Empereur, pour  
 » en arriver là, j'avais dû manœuvrer avec  
 » beaucoup d'adresse, déguiser surtout  
 » ma véritable pensée, et donner tout à  
 » fait le change à l'opinion ; présenter à la  
 » pâture publique des petites vulgai-  
 » res, afin de lui mieux dérober l'impor-  
 » tance et la profondeur du but secret.  
 » Aussi était-ce avec une espèce de satis-  
 » faction que je me voyais accusé de bar-  
 » barie envers le Pape, de tyrannie en  
 » matière religieuse. Les étrangers sur-